

Jean-Marc Lemelin

LE TRIPLE CORPS

TRIPLE CORPS

Corps organique ← *Corps organisateur*

↑

Corps originaire

LE CORPS ORGANIQUE

L'INCORPORATION

L'univers sans le monde est réductible à des particules, à des corpuscules : des petits corps - des atomes et des molécules. Les corps inorganiques, que ce soient des « êtres mathématiques », physiques ou chimiques, sont des corps matériels en même temps que des corps de (par) l'esprit ; en ce sens, ils sont métaphysiques : ils ne sont pas vivants, mais extra-terrestres ou sublunaires. Que l'organique provienne de l'inorganique ou de l'anorganique est indéniable, même si la transition du règne minéral au règne végétal et du règne végétal au règne

animal est de l'ordre d'une rupture, d'une discontinuité, d'une catastrophe qui échappe à l'entendement. Le monde - ou les mondes, pour les mathématiciens, les épistémologues ou les philosophes qui doutent de l'existence d'un ensemble de tous les ensembles, parce que l'univers est courbe ou en expansion - est tout le monde, tout le monde, qu'il soit ou non le monde des mondes...

L'origine de la vie demeure un mystère, une énigme ; à l'origine, la vie n'était même pas génétique et elle n'était pas soumise à la sélection naturelle ; l'ARN a sans doute précédé l'ADN ; les cellules et les enzymes ou les protéines ont précédé les gènes et les chromosomes et les parasites s'en sont mêlés, avec les acides ; il est aussi possible qu'il y ait eu des enzymes dans du cristal argileux avant les cellules. Peut-être que la vie a dû commencer ou recommencer deux

ou trois fois pour qu'apparaisse l'hérédité, dont l'origine ne peut être génétique... Le code et le programme génétique a suivi, et les organismes, les individus, les populations, les espèces. À moins que tout cela n'ait été mathématique, c'est-à-dire métaphysique, avant même d'être physique, chimique et biologique (phytobiologique, botanique, zoologique, éthologique, anatomique, morphologique, physiologique, histologique, cytologique, neurologique) - pour tous ceux qui croient en l'équation ou l'équivalence ontologique de la pensée et de l'être ou de l'un et de l'univers, « cela qui est tourné vers l'un » (qui n'est pas un nombre).

Les corps animés, organiques ou vivants, surtout les corps animaux sexués, sont les corps qui peuvent mourir, qui peuvent connaître le parcours de la natalité (de l'accouplement à la naissance en passant par la grossesse et

l'accouchement) et le parcours de la mortalité (de la naissance au trépas en passant par la vitalité ou la vivacité, par la maladie ou l'accident, par l'agonie ou le meurtre ou par la vieillesse ou le décès). Les corps vivants sont des corps mortels ; mais quand ils meurent, ils deviennent immortels, éternels, intemporels : ils ne peuvent plus mourir, décéder, trépasser - ils sont passés, ils ont passé. Le corps animal passe et repasse ; il (se) dépasse et (se) surpasse ; il outrepassé. Le corps humain (tré)passé parce qu'il est en vie : être-à-la-vie. C'est ainsi que la mort du corps est irréductible au corps du mort, au cadavre ou à la dépouille ; car il y a le corps des funérailles et de la sépulture, corps qui n'est plus organique...

Le corps organique ou pragmatique, qui est irréductible à l'existence ou à la vie biologique, ne saurait être le produit de la seule génétique ; il provient de la phylogenèse (dominante), de

l'ontogenèse (déterminante) et de l'épigénèse (surdéterminante), c'est-à-dire du développement génétique de l'embryon ; en d'autres mots : du germen, du soma et du métabolisme (anabolisme et catabolisme) ou de l'homéostasie, tout en tenant compte de la néoténie. Ainsi y a-t-il lieu non seulement de parler du génotype et du phénotype, mais aussi du prototype, parfois autrement mal nommé archétype ou stéréotype. Le génome n'est pas le premier et le dernier mot de la biologie (moléculaire), ni même de la génétique (des populations) ; l'adaptation, la mutation et la sélection, non plus, surtout quand la sélection naturelle - pourtant dominante (dans l'univers collectif) - est déterminée par la sélection culturelle (dans l'univers individuel) et surdéterminée par la sélection sexuelle (dans l'univers personnel).

Le corps organique ou objectif (des empreintes digitales à l'ADN, de la mimique à la moue et à d'autres grimaces), le corps de l'incorporation de l'organisme, le corps de l'instinct et de l'action ou de l'extériorité, est d'abord le corps des organes, des organes externes et internes : la vue est le sens externe dominant, l'ouïe est le sens déterminant et le tact - ou le toucher avec le goût et l'odorat - est le sens surdéterminant ; c'est le corps qui touche, qui goûte (déjà le lait de la mère enceinte), qui sent, qui entend ou écoute et qui voit ou regarde ; c'est le corps oral qui avale et ingurgite et le corps anal qui évacue ou expulse ; c'est donc le corps qui respire, qui mange, qui digère, qui défèque et qui transpire : c'est le corps qui passe par les trous, les orifices, les sphincters ; c'est le corps qui dort et se repose, mais aussi le corps du contact (brut ou brutal) : le corps de la propreté et de la performance, de la possession et de la

communication - le corps-objet (de l'office et du service) de la guerre et de l'échange des biens, de la guerre de la barbarie à la barbarie de la guerre...

Mais c'est aussi le corps qu'on incise ou qu'on excise et qui est donc sujet à l'addition ou à la soustraction. C'est le corps malade ou sain : le corps du sport et de la médecine et donc le corps du spectacle et de la technique ; c'est aussi le corps de l'art : dessiné, gravé, colorié, sculpté, photographié, cinématographié, raconté. C'est le corps qui naît et qu'on a, le corps extéroceptif de la sensation et de la perception du monde (extérieur), le corps imaginaire du locuteur jusque dans ses marqueurs ou ses connecteurs pragmatiques (pronominaux ou adverbiaux)... C'est un besoin et un bien, pouvant participer de l'échange des biens, dans l'esclavage, ou de l'échange des

biens (l'argent comme marchandise-étalon) et des personnes comme corps, dans la prostitution.

L'athlète incorpore la vie ; il s'incorpore la vie ; son corps est propre, même dans la blessure. Le corps du malade est sale ; il n'a pas de corps propre ; il n'a qu'un corps sale : son propre corps est sale. C'est pourquoi il y a discrimination contre la maladie, contre le sale corps : contre la peste, la lèpre, la tuberculose, la syphilis, le sida, la vache folle, la grippe aviaire, le cancer, etc. L'épidémie pointe ! Il n'y aura jamais assez d'hôpitaux contre les bactéries (de l'ADN) et les virus (de l'ARN) ou contre les parasites, contre l'hypocondrie de l'organisme ou de l'individu, du groupe ou de la population, de l'espèce ou du genre.

Le nouveau corps organique, le corps du nouveau et du renouveau est le corps de la mode, qui est d'abord et avant tout un nouveau mode ou un nouveau genre de vie, le non-partage d'un domaine d'expérience, un domaine d'expérience inaccessible au commun des mortels. Le corps du vêtement, le corps qu'on habille et déshabille, le corps (dés)habillé et orné, est déjà la victime de manipulations quasi génétiques : le vêtement est la première prothèse, la pré-chirurgie ; en sont venues d'autres : le bijou et autres ajouts. Mais le corps de la mode se démode ; il grossit ou maigrit, il s'allonge ou se couche, il sue ou saigne ; il demeure cependant le corps des organes : un corps biologique, physiologique, neurologique, où l'ectoderme est dominant et le mésoderme déterminant, mais l'endoderme surdéterminant ; ce qui veut dire qu'il ne faudrait pas surestimer l'importance du système nerveux au détriment du système musculaire et du système

circulatoire ou du système respiratoire : le cœur est bien au centre du corps... Les organes du corps sont irréductibles à l'un d'entre eux, serait-ce le cerveau, la cervelle, l'intellect ; c'est pourquoi on cherche à en ajouter ou à en remplacer, à en déplacer, d'une cellule-souche à un organisme ou d'un groupe sanguin à l'autre, l'homme en ayant un de plus que le chimpanzé et deux ou trois de plus que le gorille.

« La maladie de la vie », a-t-on dit ou écrit - non ! La vie de la maladie, du cancéreux qui n'est pas cardiaque, du cardiaque qui n'a pas le cancer, du malade qui n'est pas malade. Le corps malade n'a pas d'intégrité ; le corps sain, oui ; c'est pourquoi on peut atteindre à son intégrité : le manipuler, le mutiler, le torturer, le tuer. Un fœtus n'est pas encore un corps (sain) ; ce n'est pas un en-corps. Il y a des meurtres qui ne sont pas des crimes : donner la vie, donner la mort...

Les manipulations génétiques - la manipulation de l'inné par l'acquis, de l'hérédité par l'héritage, de la genèse ou de la génération par le patrimoine, de la génétique par la « générique » - outrepassent les frontières du corps (organique), qui n'a pourtant de limites que ses organes, que l'on peut quand même lui transplanter. Le clonage est la transplantation d'un corps, du corps ; il est donc une atteinte à l'intégrité du corps. Le clonage est l'envers de l'euthanasie, mais c'est pourtant un « crime contre l'humanité » : faire vivre, faire mourir - faire vivre ou mourir ? Là est la question chimiothérapique !

Les frontières du corps sont les frontières de la science ; il n'y a pas de science des frontières (du corps). La science ou la technique du corps, la biotechnologie du corps, est

l'éloignement de la reproduction dans la représentation, du spectacle dans le spectacle du spectacle ; le développement (d'un organe malade ?) y est alors soumis à l'environnement (d'un organisme sain ?), tout cela sous le comportement (d'un cerveau fou ?). La bioéthique est la fin de la biologie et de l'éthique, leur finalité ou leur finitude, leur finition dans le biopouvoir, qui se soumet ainsi le sujet et qui soumet aussi le sujet à l'individu, à la domination du principe d'individuation : « Sois toi-même ! », « Sois ce que tu deviens. » - « Ne sois rien, ni plus ni moins, ou un peu plus ou un peu moins... »

LE CORPS ORGANISATEUR

LA « CORPORATION »

(L'organisation)

Le corps se multiplie, au moins par trois :
il ne saurait se réduire à un corps (ordinal) ou à
un corps un (cardinal).

« Le corps est une arme potentielle » -
non, une âme potentielle ; c'est là l'aspect
cognitif ou modal du corps organisateur, du corps
adjectif (du sourire), qui s'organise et organise
(les autres corps) dans une forme de vie, mais qui
est irréductible à l'existence ou à la vie
sociale ; c'est le corps de l'intellect, de la

perception interne ou du sens interne et de l'intériorité : ce n'est pas le corps (organique) du prince, qui est en vie, mais le corps du principe, qui est au monde : être-au-monde (par la société ou la politique, la culture ou l'idéologie et l'économie, par la technique, le capital et le travail ou par l'industrie au sens étymologique et préhistorique du terme). La société (l'être-ensemble, l'être-avec) mine la culture - l'être-sans-avoir que devrait être l'université ? - qui la détermine, mais qu'elle domine parce que l'économie (l'être-pour ou l'être-contre) les surdétermine.

La « corporation » est le corps qui fait agir, qui pense et qui raisonne, qui analyse et qui étudie, qui juge et sanctionne. C'est le corps qui rêve (éveillé) ; ce n'est pas le corps du rêve mais de la rêverie. C'est le corps de la raison par le(s) sens interne(s), par le bon sens et le sens commun ; c'est le corps intéroceptif, le corps

symbolique de l'observateur et de ses opérateurs cognitifs ou modaux (verbaux) : quand il croît, il croit ; il a la foi, alors que le premier - l'organique - a le foie, le e s'étant trompé de corps et de genre... Corps liturgique et fiduciaire de la corporation qui peut aller jusqu'au corporatisme, au fascisme, ou jusqu'au « corporalisme », de l'humanisme au féminisme, le corps organisateur ou cognitif, le corps du regard (introspectif, mais à distance), est le corps de la propriété et de la compétence, du pouvoir et de la signification - le corps-projet (de l'office et du service) du savoir, de la souveraineté et de l'échange des paroles, de la souveraineté de la civilisation à la civilisation de la souveraineté... C'est surtout un corps social, l'ensemble des corps sociaux, de l'anthropologie à l'ethnologie, de la sociologie à la psychologie, de la géographie à la démographie, de la préhistoire à l'histoire. Et l'humain n'a pas le privilège du social ou du

socio-historique, comme l'éthologie - mais pas l'éthique - le prouve : le chimpanzé et l'homme (s)ont un corps. Si on a un corps organique, on est un corps organisateur : il y a de l'on !

Le biopouvoir est la tentative de faire d'un corps biologique (physiologique, anatomique) un corps social (historique, historiographique) ou d'un corps social (culturel) un corps biologique (naturel) et d'inverser le gène du capital dans le capital du gène : il est évidemment plus facile de transformer un corps humain (génétique et politique) en robot qu'un robot (technique) en humain... Le biopouvoir « s'incorpore » entre la chirurgie plastique et la chirurgie esthétique, entre la médecine et la cosmétique, entre la souffrance et la plaisance, entre le (reste du) corps et la tête. Le biopouvoir soigne (le corps) sans guérir (la tête) ; plein de soins, il est en demande de corps, mais il n'en a pas besoin ; il

besogne, la besogne étant le féminin du besoin ; certains, de la biologie des Prix Nobel à l'ethnologie des autres petits prix, disent qu'il « bricole »... Quelque alcoolique ubuesque aurait dit, en un hoquet, qu'il picole !

Mais ce n'est guère drôle.

Le biopouvoir est la biotechnologie du corps ; c'est depuis toujours le pouvoir sur le corps organique, qui ne manque pas d'organisation (biologique) ; c'est un pouvoir non seulement politique mais phénoménologique, jusque dans le « fonctionnarat de la philosophie ». Le corps (organique) doit être marqué et remarqué ; il doit être démarqué par le rituel, le rite, le cérémonial, l'initiation ; on le peint, on le tatoue, on le perce, on le circonscrit, on le vaccine, on le mutilé, on le sacrifie, on le prostitue, on le viole, on le martyrise, on le

torture, on l'exécute : écartèlement, empalement, égorgement, bûcher, exposition, strangulation, pendaison, décapitation, peloton, électrocution, injection, asphyxie. Et quand ce n'est pas la peine de mort ou l'homicide, c'est le suicide : défenestration, noyage, gaz, barbituriques, surdose, arme à feu, faux accident, etc. Ou c'est la mise en danger du corps : spéléologie, plongée, alpinisme, parachutisme, acrobatie, ski, cirque, sadomasochisme - dont le culturisme n'est jamais que le démenti...

Le biopouvoir est un pouvoir de mort, un pouvoir de vie et de mort sur les sujets ; il est donc synonyme d'assujettissement et d'interpellation, de désindividuation au nom de l'individualisation. Il s'exerce des manipulations génétiques aux manipulations génériques ; il manipule les gènes et les genres, les sexes et les sexualités, les neurones et les hormones. Le corps

organisateur est un corps manipulateur, une organisation de manipulation. - Qui a pu manigancer, organiser, un tel agencement de manipulation, une telle machination ?

Le sociopouvoir est l'exercice du biopouvoir. Il sépare la matière et l'esprit, le corps et le coeur, la chair et l'âme, le profane et le sacré, le religieux et le divin, la culture et la société, la société civile et la société politique. La société manque d'organisation ; elle n'est pas organique ; ce n'est ni un organisme ni une organisation ; c'est-à-dire que son organisation n'est pas essentiellement sociale. C'est pourquoi il y a toutes sortes de corps sociaux. Il y a le corps économique : travailleur, militaire, impérial ; le corps politique : domestique, juridique, étatique ; le corps idéologique : éthique, religieux, moral ; le corps culturel : esthétique, artistique, littéraire.

Le corps organisateur - corps qui organise et qui est organisé - n'est pas aussi empirique que le corps organique ; celui-ci est protagonique ou protagoniste, celui-là est antagonique ou antagoniste. Le corps organisateur est le corps du travail et le corps au travail ; il est le travail (de l'esprit) du corps. Le pouvoir du travail se caractérise par les rapports de production et les forces de production incluant la force de travail (le corps sale), mais surtout par les rapports de forces : par les luttes ou les antagonismes. Il y a la lutte des esprits : des mères, des pères et des ancêtres ou des religions ; la lutte des mères : des langues, des sexes et des patries ou des ethnies (« matries », fratries, confréries) ; la lutte des pères : des pays, des États et des classes ou des clans, des castes et des tribus ; la lutte des ancêtres : des peuples, des générations et des familles ou des nations. Il y aussi la lutte

des âmes : des vivants, des morts et des survivants. Il y a enfin la lutte des corps : des modes (étendue, substance et puissance), des formes (ouverture, fermeture et clôture ou infini, fini et défini) et des forces (information, matière et énergie). - Et tout cela dans la (triple) triple articulation de la dominante (le premier terme), de la déterminante (le deuxième terme) et de la surdéterminante (le tiers terme, qui est donc l'instance originaire).

Il n'y a pas de biopouvoir et de sociopouvoir sans psychopouvoir, sans pouvoir sur les têtes, sans pouvoir de les réduire - « l'art de réduire les têtes ». Tandis que le sociopouvoir est le pouvoir de la police, le psychopouvoir est le pouvoir de la conscience (de soi), dans la confusion de la « corporalité » et de la corporéauté ». Il est l'exercice de ce pouvoir cérébral ou cortical - pouvoir entêté ou têtard et

industriels - qu'ont la propagande et la publicité, l'information et le marketing, l'industrie du spectacle et le spectacle de l'industrie, sans oublier la parapsychologie : horoscope, astrologie, chiromancie, cartomancie, gourous, spirites, prophètes, sectes, etc. Et la chirurgie (esthétique) est l'ultime arme de ce psychopouvoir : bientôt chacun pourra se faire greffer un nouveau visage à l'image de l'inimaginable !

Le conditionnement du comportement est une éducation sans instruction, une pédagogie douce de la conscience et de l'intelligence, une psychologie ou une philosophie du sujet soi-disant maître de lui-même : du moi ou du soi, mais sans première personne, sans je. C'est une phénoménologie qui fonctionne à la demande et à l'imaginaire et qui se donne un style de vie intellectuel, professionnel ou confessionnel (ou autrement corporatif) plutôt

que personnel (ou autrement corporel). Le « subjectum » y fait la loi, y est le triple roi : loi, foi et moi ou (conscience de) soi- « His Majesty, the Baby ! »

Comment le corps organisateur pourrait-il être désorganisé ou autrement organisé ? Peut-il y avoir libération des corps ? Au minimum, ce ne pourrait être que dans et par la libre circulation des corps : des biens, des paroles et des personnes, des services, des loisirs et des plaisirs, et donc par l'abolition des frontières : contre le nihilisme et le racisme et contre les monothéismes et les nationalismes ou contre les humanismes, l'ouverture des frontières de toutes sortes, des barrières aux barreaux, des bords aux bornes, des lisières aux limites ; par l'abolition aussi des heures d'ouverture ou de fermeture et du calendrier des fêtes civiles ou religieuses, des congés statutaires (patronaux ou

syndicaux, cléricaux ou nationaux, ecclésiastiques ou étatiques), des horaires fixes de travail ; par l'élimination en outre des papiers et des passeports et donc de la citoyenneté, dans une autonomie sans indépendance (ou l'hétéronomie), où la puissance de la souveraineté spirituelle ou intellectuelle (comme fonction invisible et divisible) se substituerait à la souveraineté matérielle et manuelle du pouvoir (en partie comme sous-code d'honneur visible et indivisible).

Réorganisation de la vie quotidienne, « la vie plus forte que la pensée », autrement que par le calendrier !...

Révolution sans armée - mais sans être désarmée - contre l'autorité et l'ordre, contre le gouvernement de la violence et la violence du gouvernement, contre le commandement par l'armement !

Pour une « omnicratie », un « système » ayant le meilleur de la démocratie (le nombre), de l'aristocratie ou de la ploutocratie (la richesse), de la monarchie (la souveraineté) et de l'anarchie (la puissance) : système sans régime.

République sans État...

LE CORPS ORGINAIRE

L' INCARNATION

Le corps originaire ou subjectif (du rire) du sujet de l'énonciation est métabiologique, métaphilosophique et métapsychologique (topique, dynamique et économique) ; c'est le corps thymique ou proprioceptif de la passion et de l'imagination : « subjectus », il pâtit et il subit. On vit son corps - et il meurt... Le corps originaire, qui est irréductible à l'existence ou à la vie psychique, s'incarne et il incarne la vie : il naît de lui-même, d'une parenté généalogique, la maternité (ou la natalité) menant de la peine à la

joie et la paternité (ou la mortalité) de la joie à la peine ; il est le princeps - l'origine agonistique - du principe et du prince ; il est autrement (à un plus haut degré) réel : charnel. C'est le corps du désir, non pas du désir mimétique (ou culturel) ou du désir machinique (ou naturel), mais du désir dialectique (ou structurel et personnel). En lui, fusionnent l'image du corps, le schéma corporel et le schéma postural, de même que la chair, le coeur et l'âme ; c'est lui qui a du corps et de l'esprit (mémoire, intelligence et conscience) : c'est le corps de la voix et du tact ou du sens intime, le corps de la supériorité - ou de l'infériorité - de l'affect, le corps de l'être-à-la-mort, c'est-à-dire du sujet de l'inconscient ou du langage.

C'est le corps réel de l'énonciateur et de ses opérations thymiques (proprioceptives), qui font qu'il y a primat du pronom, de l'adverbe et du

joncteur sur le verbe et sur le nom (substantif ou adjectif) ; énonciateur qui n'est personne, qui est impersonnel. C'est le corps de l'impropriété (qui est principauté, priorité ou primauté) et de l'incompétence (qui est performativité), de la puissance et de l'énonciation - le corps-trajet (de l'office et du service) du travail, de la fécondité, trajectoire du sujet et donc de l'échange des personnes, de la fécondité de la sauvagerie à la sauvagerie de la fécondité... Ce qui prévaut dans l'échange des biens, l'échange des paroles et l'échange des personnes, c'est l'échange, c'est-à-dire le lien et le lieu, qui n'est pas (qu')économique, qui est imaginaire, symbolique et réel et qui peut ainsi tenir du religieux, l'essence du lien/lieu social n'étant pas sociale ; ce qui pourrait vouloir dire que le don est l'origine de l'échange, de la dette au dol en passant par la dot... Le travail (et sa division sociale et sexuelle) est évidemment lui aussi

irréductible à l'économie, à la production, puisqu'il est en outre reproduction et donc fécondité...

Le corps originaire se caractérise par la posture, qui surdétermine la culture, qui détermine la nature, qui domine. De la posture font partie l'asymétrie de la droite et de la gauche - la latéralité étant le champ sémantique le plus archaïque selon quelque linguiste inconnu et la latéralisation surdéterminant l'espace (dominant) et le temps (déterminant) - et la coordination de la main et de la mâchoire. La posture est le dispositif ou le diagramme qui prévaut sur les dispositions et les positions ou les prises de position.

Alors que le corps organique peut être pathologique, jusqu'à la guerre du prince, et que le corps organisateur (et désorganisateur) est

pathétique, même dans la souveraineté du principe ou le principe de souveraineté, le corps originaire est au plus pathémique, dans et par la fécondité du princeps ; il est pathique (sympathique ou antipathique, empathique ou apathique) et phorique (euphorique ou dysphorique, emphorique ou aphorique) : pour ou contre, avec ou sans ; il est thymique, de l'ordre de l'humeur et du transport : du « transport tragique » - « transfert tragique ».. C'est le corps lyrique et tragique (ou poétique), tandis que le corps organisateur est dramatique (ou théâtral) et que le corps organique est épique (ou romanesque) ; ce n'est pas un organisme esseulé ou une organisation solitaire, mais une origine seule, une origine en guise ou en quête de commencement et de commandement : ce serait le « ni » qui précéderait le « non », lui-même procédant au « oui », le « ni » (ou le « si ») dont procéderaient le « non » et le « oui »...

Le corps originaire est le corps du trait, de l'attrait et du retrait, le corps de la traction (attraction, rétraction ou contraction) et de la pulsion (impulsion, répulsion ou compulsion) ou de la valence, c'est-à-dire de la valeur des valeurs (ou des différences) : pulsions de vie et pulsion de mort, celle-ci s'incarnant même en des cellules suicidaires, des cellules de mort. Le corps originaire est le corps de la gestualité (ou de la socialité), de l'oralité et de l'animalité : le corps de l'homme ; qui dit animalité (humaine) dit sexualité : bien plus le corps du sexe que le sexe du corps, bien plus le travail du corps que le corps du travail, bien plus l'art ou la technique du corps que le corps de l'art (figuratif, défiguratif ou configuratif) ou de la technique.

Les valeurs (du corps) peuvent être syntagmatiques (virtuelles ou potentielles, actualisées ou réalisées), paradigmatiques ou

métamorphiques. Les valeurs paradigmatiques sont pragmatiques (descriptives ou sensibles, essentielles ou accidentelles), cognitives (modales) ou thymiques, la thymie étant l'articulation de l'extéroceptivité, de l'intéroceptivité et de la proprioceptivité ou de la pathie et de la phorie. Les valeurs métamorphiques sont individuelles (particulières, naturelles, innées, génétiques), collectives (universelles, culturelles, acquises/requises, génériques) ou personnelles (singulières, posturales, conquises, généalogiques). Les valeurs individuelles sont des valeurs d'absolu ; les valeurs collectives sont des valeurs d'univers ; les valeurs personnelles sont des valeurs d'événement (et d'avènement), des valeurs d'expérience, des valeurs d'essence et d'existence, mais des valeurs événementielles plus que des valeurs existentielles ou que spirituelles...

Les valeurs syntagmatiques sont aux valeurs paradigmaticques et aux valeurs métamorphiques ce que la métonymie (spatiale, contiguë, maternelle) est à la métaphore (temporelle, similaire, paternelle) et à la métamorphose (spatio-temporelle, latérale, personnelle) ou au zeugme.. Des valeurs, les valences disposent (et en imposent), comme le volume dispose de/la profondeur et de/la surface, comme le contenant (l'enveloppe, la membrane, la peau des trous) dispose de/la forme du contenu et de/la forme de l'expression, comme la parole dispose de/la langue et du/le discours, comme l'homme dispose du/le langage et du/le monde.

De la subjectivité sans sujet, la science, au sujet sans subjectivité, la (bio)technologie (robot ! cyborg ! clone ?), en passant par le « sujet sans sujet » qu'est le psychotique, le corps (originnaire) se fait sujet ; c'est-à-dire qu'il s'incarne en un événement, dont la

singularité est irréductible à un fait transformant un état, à une action informant une activité, à un geste formant une geste, à un simple changement de site ou à une modification simple du devenir ; c'est autant l'événement ou la situation qui fait le sujet (collectif, individuel ou personnel) que le sujet qui fait l'événement. Échappant à la dépendance, à l'indépendance et à l'interdépendance, l'événement est advenir et survenir plutôt que devenir ou parvenir ; il est souvenir et avenir. L'événement est commencement et commandement, appropriation et expropriation, législation et transgression : il est conflictuel, polémique ; de la natalité à la mortalité ou du temps au contretemps, c'est une « poussée du temps » : « Ereignis », selon un dominicain reconnu... Le sujet, ou le suppôt, est l'événement et l'avènement du corps, dans la subjectivation, qui prend parfois la forme de la déroute du principe d'individuation : foule du spectacle ou

masse de la manifestation, mais aussi camp de travail ou de la mort.

Il n'y a de « corps propre » - et de « corps sale » - que par le corps originaire, le « propre corps » du « corps propre », le pur corps ou le corps pur qui est le seul corps « spirituel », dans le sens viscéral - et non mental, cérébral ou cortical - du terme, soit dans un sens qui ne peut qu'échapper à la morale, à la religion et à l'éthique ; c'est en ce même sens - sens intime, infime et ultime - qu'il est plus - ou plutôt moins - qu'originel ou original. Ce n'est pas un mythe mais un mystère : le mystère de la vie et la vie du mystère...

Danse ou musique, art ou sport, pensée ou sexe, le corps originaire n'est pas un corps sans organes, vu les zones érogènes ; par l'âme, c'est le sens des organes des sens, le sens intime du

sens interne. Ce n'est pas le corps des organes externes, si ce n'est des organes sexuels ; avec un peu de chance et beaucoup de fantasme(s), c'est le corps de l'orgasme, parfois de l'orgasme partagé. Mais il ne faudrait pas trop en demander : l'espèce humaine est l'exception - peut-être avec le bonobo - à la règle des organismes ou des organes sans orgasmes et il y a beaucoup d'individus qui n'ont pas encore accès à l'orgasme - tout au moins lors du coït pour la majorité ou la plupart des femmes, l'accouplement hétérosexuel étant le lieu d'un impossible, soit du réel ou de la jouissance (phallique) sans plaisir - et qui n'en connaissent pas l'excès, son accès de fièvre, de colère, d'origine et de mort : « petite mort »... L'impossible du rapport ou du lien (hétéro)sexuel y est bien pour quelque chose : un pénis ne peut pas faire jouir un clitoris ; au dehors de l'érection (qui est la projection phallique et non génitale du corps sexuel au delà de ses

frontières), il faut un dedans de pénétration. Mais ce n'est pas une impossibilité anatomique, sexologique, physique ; c'est une impuissance métaphysique, ontologique, métapsychologique : deux ne fusionnent pas en un, un se divise en deux - ou trois !

Dans l'évolution de l'espèce humaine, par l'interfécondité et au risque de l'extinction ou d'une nouvelle spéciation, nul ne sait si l'orgasme est à l'origine, s'il s'est perdu - comme la visibilité de l'oestrus, que le rouge à lèvres recrée, des lèvres de la bouche aux lèvres de la vulve - ou s'il s'est acquis ; si la jouissance croît ou décroît, au même rythme que la souffrance. La sexualité sans orgasme n'a d'égal ou d'envers que l'orgasme sans sexualité, la quête de l'orgasme sans sexualité : toxicomanie et autres dépendances, anorexie ou boulimie, frigidité mystique ou puissant mysticisme, solitude de l'ermite ou exil

du penseur, exode de la multitude ou épisode de la finitude..

Le corps originaire (thymique ou proprioceptif et spéculatif ou transcendantal, c'est-à-dire radicalement immanent et imminent) est agonique, agoniste, agonistique, agonal, c'est-à-dire natal et fatal, capital et cardinal ; il est la surdéterminante ou la caractérisante du corps (propre), la déterminante ou la constituante étant le corps organisateur (cognitif ou intéroceptif et spectaculaire ou principalement éminent) et la dominante ou la composante étant le corps organique (pragmatique ou extéroceptif et spéculaire ou généralement transcendant). Le corps organique est le corps du nom : il est (dé)ontique, être substantif et participe (ou étant) ; le corps organisateur est le corps du verbe : il est (dé)ontologique, être (à l')infinitif ; le corps originaire est le corps du pro-nom et de l'ad-

verbe : il est aléthique, être génitif et déictique (ou être-là), le « Dasein » n'étant rien de plus que la deixis ou la deixis n'étant rien de moins que le « Dasein »...

Le triple corps ou la triple articulation du corps est la posture, la stature de la posture, qui fait le primat, la primauté ou la priorité, du conquis (personnel ou singulier) sur l'inné (individuel ou particulier) et sur l'acquis ou le requis (collectif ou universel), l'appris. La posture (ou la stature) du corps originaire prévaut sur le rang (ou le statut) du corps organisateur et le sang (ou la statue) du corps organique ; il casse la (dis)position de la culture et de la nature, en même temps que l'univers collectif de la nature et de la culture et l'univers individuel de la vie et de la mort se voient déjoués ou rejoués par un « univers » ou un (mi)lieu personnel, où il y a vie de la nature (natalité, naissance, origine,

évolution) et vie de la culture (renaissance, connaissance, reconnaissance, progrès, développement, révolution) ou mort de la nature (meurtre, accident, sécheresse, pollution) et mort de la culture (inceste, méconnaissance, répression, régression, stagnation, involution). La posture soumet l'aptitude à l'attitude, l'habitude à l'étude, le (conditionnement du) comportement au développement, l'environnement (écologique) à l'enveloppement (topologique), la conduite à la tenue, le caractère au tempérament, l'individualité à la personnalité.

Les obstacles à la posture du corps (originale) sont nombreux : l'infeste, l'inceste et le meurtre ou le mythe, le rite et le culte parmi d'autres, ainsi que la (dé)négarion du tabou du sang et du complexe de castration ou le déni de l'interdit de l'infeste et donc de l'exogamie et du totémisme : le déni ou l'oubli du tragique, de

l'origine tragique. Dans ses tendances et ses tensions ou dans ses tentatives, le corps doit se garder d'au moins deux tentations : le désaveu de la différence sociale, dans l'humanisme, et la dénégation de la différence sexuelle, dans le transsexualisme ou d'autres tangences semblables ou équivalentes.

La différence sexuelle - et qui dit différence ne dit pas égalité mais asymétrie, dans le complexe de castration - transit chaque individu, non seulement selon son sexe ou son genre et sa sexualité, non seulement selon sa langue et son discours ou son parler, mais selon sa parole, la parole étant l'essence du langage et donc de l'inconscient. La différence sexuelle est à la fois génétique (innée, sexuée par les gènes et les hormones : femelle ou mâle), générique (acquise, requise par les genres et les modes : féminine ou masculine) et généalogique (conquise par des

conditions et des postures : singulière ou multiple, singularisatrice mais jamais simple, au moins double ou triple, du différend à la double contrainte ou à la triple prescription de naître, de vivre et de mourir). C'est pourquoi il y a des manipulations encore plus graves et plus dangereuses, pires que les manipulations génétiques et que les manipulations génériques : les manipulations généalogiques - les mutations artificielles et artificieuses...

Le corps (originaire) doit aussi se garder de la religion, du corps de la religion (qui est contre le sacré corps, le corps de l'amour ou le corps de la représentation), mais aussi de la religion du corps (qui est pour le corps sacré, l'amour du corps ou la représentation du corps) : immanent et imminent, radical et fondamental (d'un fondement sans fondation, d'un fond sans

fondement), le corps originaire ne s'incarne pas dans l'éminence et la transcendance.

C'est par le corps originaire qu'il y a style de vie, style de la vie sexuelle jusque dans la vie quotidienne du travail et jusque dans la vie mentale de la pensée ; c'est le style de l'affect, de l'affectivité (du ça), qui surdétermine (ou délimite) la réflexivité (du surmoi), qui détermine l'effectivité (du moi), qui domine dans l'activité. L'activité (la praxis) est irréductible à l'action, puisqu'elle est surtout passion et aussi raison ; de même, le travail n'est pas (que) le capital, soit l'organisation de la fabrication ou de la (re)production (la tekhnê) et la fabrication ou la (re)production de l'organisation (la poiêsis). Le travail, en sa division sexuelle, sociale et technique, surdétermine la technique (de la culture) du capital, qui détermine le capital (de la société) de la technique, qui domine [...]

TRIPLE ARTICULATION

(Ponctuation)

Domination ← *Détermination*

↑

Surdétermination